

28 RIFFS HIFI

BLACK REBEL MOTORCYCLE CLUB Rien à voir avec le Vélo-Club La Pédale

«On n'essaye pas d'être autre chose que ce qu'on est»

PASCAL VUILLE

David Levon Been, orphelin de son père musicien, a levé un coin du voile sur un groupe authentique et hermétique, aux antipodes du star-system, pour lequel la quête du son prime sur le marketing.

Rares sont les groupes dont le nom commence par «Black» qui sont mauvais: Black Sabbath et Black Oak Arkansas naguère, Black Keys, Black Stone Cherry, Black Box Revelation à l'heure actuelle. Tous des très bons. L'équipée sauvage de San Francisco, emmenée par David Levon Been et Peter Hayes, bien épaulés depuis 2010 par la (moissonneuse-) batteuse Leah Shapiro, ne fait pas exception.

Avec six albums au compteur, le trio est devenu l'une des grosses cylindrées du rock underground. Leur rock, pas toujours facile d'accès, est tour à tour vrombissant, sombre, sauvage, assourdissant, mélancolique, dissonant, psychédélique, pétri de paradoxes.

Il est libre, le gang

Mais pas question de se laisser enfermer dans un genre, comme s'en est expliqué Mr. Been dans les loges des Docks: «Je veux utiliser le moins de mots possible pour décrire notre musique. Les mots rock'n'roll, alternatif ou garage signifient peu de chose, car ils ont été galvaudés. L'important, c'est que les gens trouvent leur chemin jusqu'à nous. Mais nous aurions la vie plus facile si



Black Rebel Motorcycle Club: un rock forcément pétaradant. Et plus si entente. LDD

nous nous laissons mettre dans une catégorie musicale.»

Les B.R.M.C. ne se laissent pas facilement dompter, pas plus qu'ils n'ont suivi un plan de carrière depuis leurs débuts il y a douze ans. Au moment de jeter un coup d'œil dans le rétro, ils mesurent leur chance: «Notre privilège, c'est d'être encore là aujourd'hui et d'avoir un lendemain. Plus il y a de jours derrière nous et plus je suis reconnaissant. Je me réjouis du prochain, même si je suis parfois déchiré entre le sentiment d'être béni et celui de ne pas être à la hauteur. C'est un combat intérieur.»

Une lutte dans l'âme qui s'est

forcément intensifiée après le décès subit de son père le 20 août 2010 lors du festival Pukkelpop en Belgique (il était ingénieur du son pour le groupe de son fils et a fait une crise cardiaque en backstage): «J'ai eu la chance d'avoir un père qui était un bon musicien, qui produisait des groupes et qui avait de bons goûts. A la maison, on écoutait The Smiths, Stones, Joy Division. J'ai grandi avec les groupes qui étaient au sommet lorsque j'étais adolescent: Nirvana, Pixies, Alice In Chains, Nine Inch Nails, Metallica. Un jour, je suis véritablement tombé amoureux de la musique. J'y ai vu de la profondeur, des cou-

leurs. La musique est devenue personnelle. C'est un mystère aussi grand que l'amour.»

Amour filial

La magnifique reprise de The Call («Let the day begin»), le groupe de son père, témoigne aujourd'hui de l'amour d'un fils. Le spectre est venu gâcher la fête, mais n'a pas empêché B.R.M.C. de poursuivre son chemin sur la route du son. Ce qui rend sa musique encore noire, encore plus mélancolique, encore plus belle. ●

Black Rebel Motorcycle Club, «Specter at the feast», distribution Musikvertrieb

HOMMAGE Le Mick Pointer Band célèbre le «Script for a jester's tears» de Marillion
Marre de Marillion? Jamais! Foi de fan!

Pourquoi l'ex-batteur du mythique groupe Marillion, entouré de crémeux musiciens dans la même mouvance, dont le leader de Pendragon Nick Barrett, signe-t-il un double album live reprenant fidèlement – mais la pêche en plus – l'album «Script for a jester's tears», ainsi que les inédits et face B de la même période?

Depuis qu'il s'active au sein d'Arena, pas un après-concert sans qu'on lui demande des reprises de Marillion, et notamment du premier album, auquel il a participé, et que le principal intéressé – Marillion himself – ne joue plus sur scène. Lui savait qu'à l'approche des 25 ans de la sortie de ce disque phare de chez EMI, rien ne se ferait: «J'ai pensé que les fans voudraient entendre toutes ces songs en un show!», confie Mick Pointer, très satisfait de ce live enregistré au De Boerderij de Zoetermeer (Pays-Bas), avec aux manettes Simon Hanhart, l'ingénieur du son du disque studio original.

Brillant, ce Cummins!

Mick Pointer va jusqu'à dire que les premiers fans qui ont dé-



Le clonage de Fish s'est parfaitement passé. Taille, voix, tout y est! LDD

couvert le double album live pensent qu'il est meilleur que l'original. De sûr: la voix clonée de Fish, celle de Brian Cummins (plutôt spécialisé dans la reprise de Genesis première période et Peter Gabriel via ses bands et projets (Carpet Crawlers et The Security Project), et très convaincant. Energie, précision, justesse, fidélité, tout y est! Un personnage de chanteur dur cependant à dénicher: «Je connais Nick Barrett depuis plus de trente ans. Il m'a dit oui, et vouloir travailler avec Ian Sal-

mon et Mike Varty. La personne la plus dure à trouver a été le vocaliste. Ceux des tribute band de Marillion n'étaient pas satisfaisants, alors j'ai cherché dans les tribute bands de Genesis et c'est comme ça que j'ai découvert Brian», dit le batteur. Ian Salmon officie comme bassiste dans Infinite Sunday, tandis que Mike Varty est le clavier de Landmarq.

Bien sûr, l'entreprise peut paraître destinée uniquement aux fans soucieux de prolonger un plaisir qui dure d'ailleurs

depuis plus d'une génération et demie. Tout cela peut manquer d'originalité, d'authenticité et finalement d'intérêt, de prime abord. Et puis, l'on se surprend, disque sur platine, à découvrir, à revisiter les plus belles pages – les premières – d'un Marillion ici certes non transfiguré, mais respecté jusque dans ses plus profonds mouvements d'âme. «Three boats down from the Candy», titre second couteau qui inaugure le deuxième laser, y est sublime, et dans l'ensemble, la très bonne tenue des reprises jouées remet en question le level tolérance à ce genre d'exercice.

Plongez dans le monde mental et sentimental de cet album, ses tensions gothiques, ses épopées rock urbaines bourrées de clin d'œil médiévaux. Entourez-vous de son mystère. Avec un disque comme celui-là, original ou repris, on n'en est pas à évoquer la force technique des zicos, ou le sex-appeal du roadie, on embarque pour un voyage unique.

● PIERRE-YVES THEURILLAT

Disponible chez www.builtbyfrance.com

WILKO JOHNSON ET ROGER DALTRY

Le rock jusqu'à la mort...

L'évidence a peut-être échappé aux esprits frivoles. Oui, un lien diaphane unit ces deux univers distincts que sont le western américain et le rock. Dans l'un comme dans l'autre, que de symboles bibliques. Pour ne pas dire christiques. Le Bien. Le Mal. Le Pardon. La Rédemption. La Mort qui rôde, forcément.

Et, puisqu'il est question de rock, deux exemples saisissants. Côté rédemption, il y a celle de Sixto Rodriguez, authentique égal de Dylan tiré d'un long oubli par la grâce – encore un terme christique – du magnifique documentaire «Searching for Sugar Man». Oui, une sorte de western, aussi.

Mais il y a aussi cette foutue mort qui rôde. Celle, annoncée depuis de longs mois, du grand Wilko Johnson. Mention de l'ex-guitariste de Dr Feelgood, fondateur de ce pub rock qui donna naissance au punk. Un gars qui avait fait de son instrument une véritable mitraillette. Avait?

L'an dernier, son toubib lui a détecté un cancer du pancréas. Le pire, paraît-il. Eh bien, refusant toute chimio et tous soins, Wilko a choisi la scène. Il devait, selon la science, mourir en octobre dernier. Il est toujours là. Bondissant et grimaçant. Jusqu'au bout. Vous avez dit chemin de croix?

«C'est lui qui m'a donné l'envie de faire du rock, nous confiait récemment Kent, l'ex-hurlleur de Starshooter. Je l'ai vu tout dernièrement à Paris. Et quand il a joué en rappel le «Bye bye Johnny», de Chuck Berry, j'ai fait comme tous les autres spectateurs. J'ai hurlé le refrain. Mais j'ai chialé, surtout...»

Y aurait-il une part de voyeu-



Un CD bourré d'émotion(s). LDD

risme dans cette tournée – c'est le cas de le dire – d'adieu? Au moins, Wilko Johnson aura eu le temps d'assouvir un autre rêve. Soit ce disque avec Roger Daltrey, le chanteur des Who. Ces deux s'admiraient depuis longtemps. Sur-tout, ils éprouvent une passion peu commune pour Johnny Kidd and the Pirates. Un kid comme il y en a tant dans les westerns, aussi décédé que le fameux Billy. Un Kidd qui composa surtout «Shakin all over», brûlot qu'on retrouve notamment sur le «Live at Leeds» des Who.

«Going back home» (distribution Universal): tel est le nom du CD réalisé évidemment à la hâte par Daltrey et Johnson, le temps de ressusciter (encore!) le mythique label Chess. Eh bien, c'est du rhythm and blues. Soit des morceaux de Johnson composés pour Feelgood et pour sa carrière solo. Plus une reprise de Dylan. Fou de joie, Daltrey rugit comme jamais, comme libéré des compositions hautement intellectuelles de Townshend. A acquiescer d'urgence. Pour se détourner une fois pour toutes du rock dit chrétien!

● PIERRE-ALAIN BRENZIKOFER



LA PLAYLIST DE...

Marcello Previtali

mprevitali@journaldujura.ch

MIKE OLDFIELD Tubular bells (1973) Une prouesse instrumentale hors du commun qui a marqué l'ado musicien que j'étais, l'ado qui répétait dans une cave, rêvant de concerts et de gloire. Il faut dire que ce multi-instrumentaliste britannique n'avait que 17 ans quand il a pondu sa «symphonie rock», devenue par la suite mondialement célèbre comme thème du film «L'Exorciste». Mike Oldfield y joue presque tous les instruments: du piano à l'orgue, en passant par les guitares, la mandoline et les cloches, évidemment.

QUEEN A Night at the Opera (1975) A l'époque, c'est tout simplement l'album le plus cher jamais produit et comprenant l'immense «Bohemian Rhapsody», composé par feu le maître Freddie Mercury. Un coup de génie qui demande à lui seul trois semaines de travail en studio. Un opéra rock dépourvu de refrain. La star à la voix de ténor joue avec les chœurs, multiplie les changements de rythmes, se lance dans des envolées lyriques, tantôt à cappella, tantôt hard rock. Sublime.

AMERICA America (1972) Ils ont suivi l'école folk de CSNY (Crosby, Stills, Nash and Young). America, c'est trois fils d'officiers engagés dans l'US Air Force et nostalgiques des grands espaces américains. Trois guitaristes acoustiques aux rythmes entraînants. Et trois morceaux à écouter sans modération dans ce premier album éponyme: «I Need You», «Sandman» et l'excellent «A Horse With No Name». Les mauvaises langues continuent d'affirmer que ce dernier titre a été écrit par Neil Young. Peu importe.

GIANNA NANNINI Profumo (1986) L'une des rares voix rock féminines de la Botte, voire la seule, bien connue pour son anticonformisme. Emule de la mère des rockeuses, Patti Smith, la star toscane aime bien aussi défrayer la chronique. Tout d'abord avec son hymne à la masturbation dans le single «America», ou ensuite en exhibant son ventre arrondi par la maternité à 54 ans et son T-shirt avec l'inscription «God is a Woman».